

pieds les 25 milles qui le séparaient de la ville pour aller chercher un sac de farine de 100 livres et il calculait y avoir mis moins de temps que s'il avait utilisé ses bœufs.

Pour défricher la terre dans les parties boisées, le colon se servait de la hache ou d'une chaîne pour couper ou déraciner les arbres. Dans la Prairie on devait dans la plupart des cas se servir d'une barre solide pour extraire les pierres ou gros cailloux avant de pouvoir y faire passer la charrue. Ce travail prenait du temps. Mais en 1910 le pays commençait à prendre un vif essor. On se mettait à aménager des chemins dans les sections pour remplacer les sentiers qui les sillonnaient en tous sens. Des lignes téléphoniques étaient installées. Les cultivateurs clôturaient leurs terres pour garder leur bétail et, partout, on voyait surgir de nouveaux bâtiments,—granges au toit en croupe et maisons à étage.

Pendant la période allant de 1908 à 1912, la région, devenue prospère grâce aux efforts de ces colons, fut envahie par des milliers de personnes venant des États-Unis et de l'est du Canada qui avaient de l'argent et qui désiraient s'établir sur ces belles terres à blé vierges, d'une fertilité reconnue. La mise en valeur se poursuivit très rapidement. On a même dit que les téléphones étaient souvent installés dans les fermes avant que les maisons fussent bâties,—ce qui témoigne du rythme auquel se faisait le lotissement. Un grand nombre de ces cultivateurs achetèrent de nouveaux tracteurs lourds, actionnés à la vapeur ou au mazout et pouvant tirer une charrue à 9 versoirs, une herse à disques doubles assez large pour couvrir le terrain labouré par la charrue, ainsi qu'une série de herses ou une dosseuse-niveleuse pour aplanir le terrain. De cette façon, certains de ces cultivateurs, en travaillant jour et nuit, réussissaient à mettre en culture 500 acres de terre en une seule année.

Au moment de la première guerre mondiale, cette rapide mise en valeur fut freinée pendant une ou deux années, jusqu'à ce qu'une demande accrue de produits agricoles s'étant manifestée, les cultivateurs accélérèrent de nouveau leur production. Cette demande soudaine fit monter en flèche les prix que touchait le cultivateur pour ses produits. Grâce à ses recettes supplémentaires et à de bonnes récoltes, il put étendre son exploitation rapidement en acquérant plus de terre et en la rendant propre à la culture dans le plus bref délai possible. En ce temps-là et même jusqu'aux années vingt, l'Ouest fut très prospère. Puis vinrent les maigres années trente alors qu'à la dépression vint s'ajouter, surtout pour de larges secteurs de la Saskatchewan, une période de grande sécheresse. Dans ces mêmes vastes régions, on

accumula les échecs tous les ans jusqu'en 1942, à l'exception d'une ou deux années de récolte moyenne. Un grand nombre de cultivateurs abandonnèrent leurs fermes pour s'établir dans les villes; d'autres se dirigèrent vers le nord ou l'est de la Saskatchewan et certains, même, vers la région de la rivière de la Paix où ils pouvaient compter trouver du combustible ainsi que de la provende pour leur bétail, deux denrées qu'ils ne pouvaient plus se procurer dans la grande zone du blé.

Au début des années quarante, les récoltes s'améliorèrent dans tout l'Ouest, au fur et à mesure que les régions arides se rétrécissaient. Avec la seconde guerre mondiale, il y eut nouvelle recrudescence de la demande pour les produits agricoles. C'est alors que la plupart des exploitations agricoles furent mécanisées, que de nouvelles habitations s'élevèrent et qu'apparurent chez presque tous les cultivateurs, de nouvelles voitures ou de nouveaux camions. De fait, nos régions agricoles ont complètement changé d'aspect. Il eût donc été à peu près impossible à un ancien de croire qu'il s'agissait du même pays qu'il y a cinquante ans. Des grandes routes recouvertes de bitume ou de gravier s'étendaient, dans toutes les directions, conduisant à des villes en pleine expansion, les services d'énergie électrique se multipliaient et nombre de fermes en bénéficiaient. Des maisons modernes remplaçaient celles qui avaient été érigées au cours des années 1900 et 1920. Nombreux aussi étaient les agriculteurs qui bâtissaient ou achetaient des maisons dans les petites villes environnantes, où ils allaient passer l'hiver et où ils avaient l'occasion de pratiquer le curling.

Nous nous rendons ainsi compte que l'Ouest canadien a considérablement évolué depuis soixante ans, c'est-à-dire depuis l'époque de ses premiers exploitants. On y trouve encore, assurément, beaucoup d'agriculteurs qui, par manque de talents, mauvaise administration, ou circonstances locales malheureuses n'ont pu progresser au même rythme que la plupart de leurs collègues.

Toutefois, les agriculteurs d'aujourd'hui ont à faire face à un handicap qui n'existait pas, à venir jusqu'à ces derniers temps; je veux parler de la hausse soudaine du prix des machines aratoires.

Les agriculteurs se rendent compte que les ouvriers ont droit à un juste salaire et les industriels, à un bénéfice; tant que ces gens gagnent beaucoup d'argent, ils peuvent trouver des débouchés plus avantageux et plus proches pour leurs produits agricoles. Quoi qu'il en soit, les salaires élevés, les bénéfices réalisés, les frais d'expansion des usines et les impôts, tout cela a influé sur les prix de l'outillage agricole. En ces dix dernières